Sainte Mériem
Livre V

Déjà publiés

- Le su d'Hélène (Bookelis)
- Sandarana et autres nouvelles (Bookelis)
- L'envol du cœur d'Agathe (Bookelis)
- Dialogues avec Cécile (Bookelis)
- Chloé, mais en mieux (Bookelis)
- Une déesse moderne (Bookelis)
- Survivre à Grunebarre (Bookelis)
- La Nunuche de Néo-Laon (Bookelis)
- Danses du futur (Bookelis)
- Seul au milieu (Bookelis)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Copyright Amanda Louise

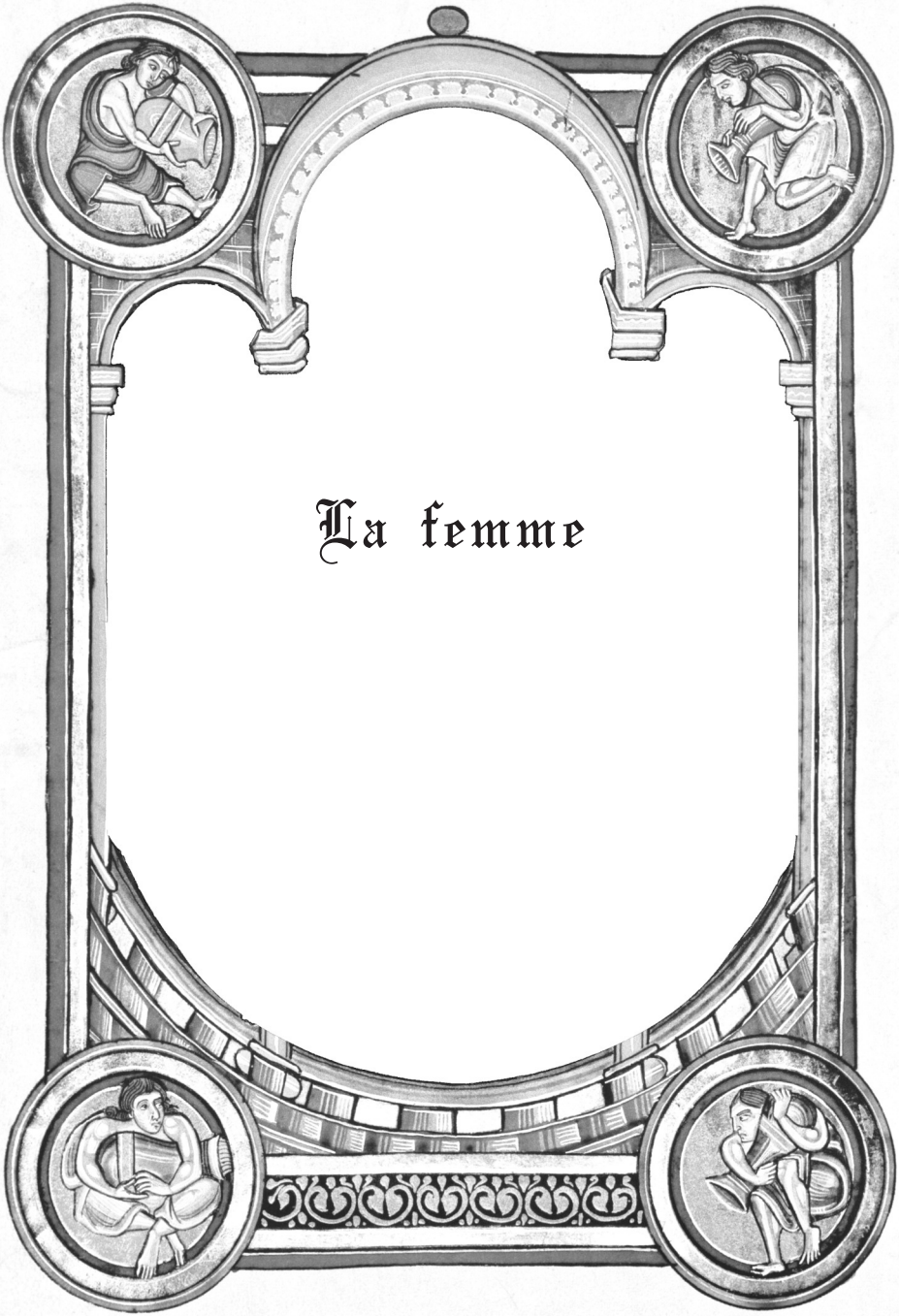
ISBN : **979-10-359-5383-6**

© Amanda Louise

amanda.louise@gmx.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



La femme

Prier

Clothilde appréciait beaucoup ses délassements matinaux avec Soline. Elle était douée, inventive ; c'était sa meilleure combattante quand n'était pas par monts et vaux avec Mélusine. Sinon, elle pouvait compter sur Amalia pour lui tenir tête à l'épée. Quand elle entra, ce jour-là, dans sa salle pleine de la joie d'avoir fait jouer ses muscles et exercé sa science de l'épée, elle remarqua un petit homme tout en noir assis sur une des chaises disposées contre le mur, elle s'en étonna :

– Qui es-tu, toi ?

– Je suis l'archevêque Urbain de Grandîmes, ton archevêque en route pour occuper Pallilnie.

– Un bien grand détour pour aller prendre ton poste, Urbain.

– Tout le monde m'appelle mon archevêque.

– Je ne suis pas tout le monde, je suis Clothilde de Bactrie.

– Je le sais Clothilde de Bactrie. Mais les rois eux-mêmes m'appellent mon archevêque et se courbent devant moi.

– Libre à ce bégaud d'Albert de se prosterner devant toi. Il n'a fait que de se prosterner devant tes prédécesseurs, il doit être bien entraîné. Mais, moi, Clothilde de Bactrie, je ne me prosterne que devant mon roi et seulement quand il vient me rendre visite.

– Vient-il souvent te rendre visite, Clothilde ?

– Jamais, Urbain. Jamais !

– Donc tu ne te prosternes devant personne ?

– Plus jamais depuis que j'ai quitté Pallilnie ! Ni devant mes ennemis ni devant mes amis.

– Tu es d'une grande vanité, Clothilde.

– Je suis orgueilleuse de mon titre et de mon sang.

– Tu n'aimes que toi, Clothilde.

– Les autres gouverneurs doivent beaucoup aimer leurs sujets pour les envoyer à la guerre sans entraînement, pour les livrer à la maladie sans protection et laisser pauvres et malheureux sans assistance. Si tu étais venu il y a dix ans, l'archevêque, tu aurais vu ma Brabie, tu aurais vu comme elle était désœuvrée et pouilleuse. Aujourd'hui, elle n'a pas la beauté et la richesse du Cœur-de-Bactrie ni la verdeur et la fertilité de Taqulame, mais c'est une terre pleine de vie et de vaillance.

– Tu es bien telle que les prêtres t'avaient décrite, Clothilde. Je t'avoue que j'ai de l'admiration pour toi. Peu d'hommes auraient réussi tout ce que tu as accompli. Et tu es une femme !

– Qu'es-tu venu faire à Maliarine, Urbain, l'archevêque ?

– Je suis venu te voir. Il sera bien assez tôt pour que je fréquente le roi. Mais avant de prendre possession de mon archevêché, je devais m'entretenir avec toi, Clothilde de Bactrie. À mes yeux et aux yeux de beaucoup, tu es la personne la plus importante de toute la Bactrie.

– Nous en avons donc pour un moment. Permet que t'offre une collation.

– Je l'accepterai bien volontiers.

Clothilde donna des ordres calmement et fut obéie promptement : la table fut couverte d'assiettes, de verres, de serviettes, de pain ; les chaises furent installées autour de la table pour que les deux convives puissent y prendre place, une bouteille de vin fut débouchée et enfin de la cuisine furent apportés d'épaisses tranches de jambon puis une soupe de champignons fumante.

– Bon appétit, Urbain !

– Bon appétit, Clothilde !

– Le monde m'appelle duchesse Clothilde.

– Je ne suis pas tout le monde !

Ce qui les esboffit beaucoup tous les deux.

– Clothilde, entama Urbain, connais-tu Grandîmes ?

– Non, Urbain.

– Pourtant, je gagerais que tu y es déjà passée. C'est un petit village de quelques dizaines de maisons en Bibianie. Un village typique de la Bibianie, mais qui aurait pu aussi être en Schillerguiden ou en Pontédélie ou en Varvarin ou même dans le nord de la Brabie. Un village avec une église dedans, des champs plus ou moins fertiles autour et de la forêt entre nous et les autres villages.

– Si j'y suis passée, je ne m'en souviens plus.

– C'est normal. Il y a en a tant de pareils. Sais-tu comment un fils de paysan peut devenir prêtre, puis évêque puis archevêque ?

Clothilde ne dit rien.

– Parce que le prêtre de mon village m'a appris le lire. Puis, voyant que j'étais un possédé de la foi, qu'il m'a envoyé à Schillerguiden pour devenir prêtre et qu'ainsi je suis entrée dans l'Église.

– Parce que tu étais éveillé et vif.

– Et que j'étais le troisième fils d'une famille modeste, contra Urbain en riant. Mais aussi parce que j'ai beaucoup prié. Chaque jour de ma vie, j'ai prié Dieu et à chaque moment important, il m'a inspiré. Dis-moi, Clothilde, pries-tu ?

– Non, jamais.

– C'est une réponse franche.

– Je ne m'en suis jamais cachée. Ma foi en Dieu est entière, mais je n'ai pas besoin de prier.

– Je me doutais de ta réponse. Sur ma route, j'ai rencontré ton ancien évêque, Ursion de Guénard. Il y avait beaucoup de rumeurs sur lui

dans l'environnement de l'évêque-premier et il a été sommé de venir rendre des comptes au Tirroulan, un long voyage. Quand je lui ai dit que je venais te voir, nous avons parlé à cœur ouvert. Il m'a confessé ses penchants contre nature et je lui ai accordé le pardon plein et entier pour ses fautes passées. Mais, ce qui m'a surpris, c'est qu'il te les avait avoués aussi, à toi, confessé même, a-t-il reconnu et que tu ne l'as pas condamné. Il disait que tu étais bien la seule. Il t'en était très reconnaissant.

– Pour moi, l'amour quel qu'il soit n'est pas une faute.

– Encore une des prétentions.

– Urbain, tu as entendu parler de ma prospérité ?

– Clothilde, tu n'imagines pas le nombre de missives que j'ai compulsées pour essayer de te comprendre. Là-bas, c'est une question qui agite beaucoup de monde : es-tu un envoyé du Diable ou un ange missionné par Dieu ? Pour Albert, c'est un homme sans surprise comme tous les rois, mais toi ? la Grande Maladie t'a épargnée ; nous savons que tu t'es dévouée des mois durant auprès des habitants de Maliarine alors que tu aurais pu te confiner, tu as fait l'Eufroserie, ton Eufroserie, pour qu'elles puissent être desvordiées, tu as prononcé des dessevrements, tu as remplacé des nobles par des personnes de peu, Gisèle passe encore, elle avait été au service du roi, mais Elvide ? Ilona ? Il se dit même que tu as dépravé une fille de bonne famille en lui permettant d'encourager son vice de chair.

– Oui, j'ai tout fait et pire encore, que tu ne nommes pas, par pure bienveillance, sans doute.

– Tu t'admires beaucoup, Clothilde.

– Non, l'archevêque, j'ai juste une foi inébranlable en mon destin. Je suis un exemple pour le peuple de Brabie. Un jour prochain, je le deviendrai pour le peuple de Bactrie.

– Tu es très orgueilleuse.

– Je me demande toujours si ceux qui me trouvent orgueilleuse ne sont pas aussi orgueilleux à leur tour. Savent-ils mieux que moi, ce qui convient à mes sujets ?

– Tu es imbue de toi-même.

– Tu me demandais si je priais, l'archevêque. Ma prière à moi est ce que mon devoir m'appelle à faire.

– Ton devoir ou tes envies ?

– Il n'y a pas de différence. Dieu a placé en moi des envies qui sont mes devoirs de duchesse.

– Dieu a placé en moi ce besoin de prier. Je prie souvent pour qu'il m'éclaire. Je sais qu'il m'a éclairé quand je sens cet amour immodéré et inconditionnel qu'il place en moi. Toi, Clothilde, tu ne pries pas, tu ne peux pas ressentir cet amour. Et c'est cet amour qui permet de déceler le mal dans nos actions. Le mal est présent dans notre monde, Clothilde, partout. Je te pose la question, Clothilde de Bactrie, comment sais-tu si ce n'est pas le diable qui t'inspire alors que tu clames que tu ne pries jamais ?

– Je le sais parce que mes sujets sont satisfaits de moi.

– Ne les entraînes-tu pas vers le mal ? Tous ces bébés tués encore dans le ventre, tous ces couples désunis, toutes ces femmes livrées à elles-mêmes et je pourrais aussi parler des prêtres que tu as tués.

– J'avais mes raisons pour les tuer, tu dois l'admettre.

– Mais comment Dieu pourrait-il accepter la mort d'un de ses serviteurs ?

– Ce n'est pas une question à laquelle je vais répondre. Elle ne me concerne pas, moi Clothilde de Bactrie. Toi, Urbain, occupe-toi de Dieu, des âmes de ses serviteurs et laisse-moi m'occuper de mes sujets. Crois-moi, c'est une tâche des plus ingrates et seuls les esprits les mieux trem-

pés peuvent s'y confronter. Je fais partie de ces esprits, Urbain. Je ne l'ai pas choisi, je le sais seulement et simplement : je fais ce que dois. Dieu m'a donné la force, l'habilité et la confiance pour apporter la prospérité à mon peuple.

– Ta prétendue prospérité n'est rien si elle n'est pas solidifiée par l'amour, car il est écrit dans le Livre de…

– Je n'ai que faire les Livres Sacrés d'un temps ancien, je vis au présent de ma Brabie, Urbain.

– Ils m'ont été d'une grande aide. Ils m'ont guidé dans mes prières.

– Grand bien te fasse ! Mais, Urbain, ne peux-tu pas admettre que nous sommes différents ? toi tu pries et moi je gouverne. Je ne fais pas obstacle à tes prières, ne fais pas obstacle à mes décisions.

– Je n'y ferais pas obstacle si je savais que tu étais inspirée par l'amour de Dieu et non par tes prétentions en ton propre destin. Tu dois sentir l'amour en toi, celui qui vient du cœur et qui irradie ton corps et ton esprit. N'as-tu jamais aimé un homme, Clothilde de Bactrie ?

– Non, jamais.

– Quel que faible que puisse être l'amour que tu lui donneras, il est le reflet de celui que Dieu nous porte. C'est une porte vers ton salut.

– Urbain, il n'y a pas de place pour un homme dans ma vie. Comme, il n'y en pas dans ta vie, je crois ?

– J'ai Dieu comme amour dans ma vie. Il me conseille dans mes prières. C'est lui qui m'a conseillé de venir te parler et de te donner des conseils de sagesse.

– À mon sujet ? s'étonna Clothilde, que t'a-t-il conseillé ?

– Il m'a conseillé de te marier. Tu dois absolument le faire prochainement. Tu deviens vieille, Clothilde. Ton rang, ton sang, ta gloire peuvent encore convaincre un homme de bonne lignée de t'épouser, mais plus pour longtemps. Alors, tu seras seule avec personne pour te

chérir et toute passion qui pourrait t'enflammer serait néfaste. Néfaste à toi, néfaste à la Brabie et à la Bactrie aussi.

– La seule raison qui ferait qu'un homme veuille m'épouser est qu'il voudra gouverner la Brabie. Je m'y refuse. Je gouvernerai la Brabie jusqu'à ma mort. Elle est à moi !

– Dieu te l'a donnée, il peut te la reprendre.

– C'est que je serai morte ! Moi, vivante, personne ne me prendra mon trône.

– Dieu m'a conseillé autre chose.

Clothilde savait qu'elle avait défendu son titre avec une ardeur qui était au-delà de ce que l'homme d'Église rendu distant et impassible par ses multitudes heures de prières pouvait ressentir ; elle se tut.

– Tu dois te rapprocher de ton roi. Il gouverne la Bactrie tout entière et la Brabie n'y fait pas exception. Malgré ses défauts, que je ne nie pas, il est ton maître. Comment pourrait-il t'apprécier alors que tu reçoives ses ennemis à ta foire annuelle ? que tu lances tes armées contre tes voisins sans son approbation ? que tu ne vas pas le voir à Pallilnie pour lui montrer ta docilité ?

– Albert est bien prompt à disséminer ses griefs à mon encontre à tous vents, il ne voudrait pas que j'en fisse autant au sien. Le parchemin sur lequel j'inscrirais toutes ses manigances serait des plus gros. Le jour où il écoutera mes conseils, je montrerai ma docilité. J'exécute ses ordres, mais puisque tu en as parlé, comment sais-tu si ce n'est pas le diable qui l'inspire ?

– Aujourd'hui, je vais prier pour toi, Clothilde de Bactrie. Demain, à Pallilnie, je prierai pour lui, pour que Dieu continue de vous inspirer, l'une à Maliarine et l'un à Pallilnie.

– Son âme en a besoin. Il ne doit pas se passer un jour sans que je doive prévenir une des jobeloteries d'Albert. Prie, prie beaucoup, prie

fort. Urbain !

– Clothilde, je savais que mon entretien avec toi serait enrichissant. Je vais nommer un nouvel évêque de Maliarine. Je vais le choisir doux, prudent et bienveillant. Je vais aussi le choisir sagace. Je souhaite que vous puissiez vous entendre. Tu y étais bien arrivé avec ce triste Ursion.

– Sa situation lui méritait ma pitié.

– Écoute mon évêque, Clothilde et s'il te plaît, s'il te plaît, ne me le tue pas. Respecte-le et il te respectera. Ne me le tue pas, je te le demande humblement.

– Il ne dépend qu'à lui… Qu'il me respecte d'abord…

– Je vais prier pour toi, Clothilde de Bactrie, tous les jours. Tu es une femme hors du commun. Même si tu t'es égarée en dehors des voies du Ciel, tu dois y retourner. Tu le dois à ton Dieu, tu le dois à ton roi, tu le doit à ta lignée et tu le dois à la Bactrie.

– J'ai été honorée de ta visite, Urbain.

– Avant de te quitter permet moi de te donner ce recueil qui m'a beaucoup inspiré à une époque, c'est un livre de prières intitulé Du mystère céleste et terrestre du Vénérable Chromace. Ce sont les copistes du Tirroulan qui ont passé de nombreuses heures pour toi et des artisans toujours du Tirroulan qui l'ont relié de cuir d'agneau.

– Que voilà un cadeau bien intentionné, Urbain.

– Le plus précieux est naturellement les prières dont la lecture répétée te guidera à nouveau sur les voies du Ciel.

– Il faudrait que j'en aie le temps.

– J'en ai un autre exemplaire pour le bon roi Albert.

– Je suis certaine qu'il appréciera un cadeau aussi précieux.

Gouverner

Après son entrevue imprévue avec l'archevêque prieur Urbain de Grandîmes, Clothilde fit comme tous les jours une petite tournée dans Maliarine. Elle se réconfortait de voir que la foule remplissait ses rues, que les chalands s'affairaient dans ses marchés, que les eaux sortaient de ses fontaines claires et abondantes et que des visiteurs passaient le seuil de la porte de la Cloche d'Or. Elle passait souvent voir Aldaric pour lui rapporter des petits manquements qu'elle ne pouvait manquer de remarquer comme des détritus poussés dans les coins, des chariots bloquant le passage, des escamoteurs de gobelets faisant attroupement, quelques ivrognes n'étant pas encore sortis de leur bésivrerie. Elle passait aussi discuter avec Éhonta ou Bertille – le pécuniaire qui sortait et surtout celui qui rentrait l'intéressaient –, avec Mélusine lors de ses retours de ses tournées d'inspection – elle avait confiance dans sa rigueur si bien qu'elle se préoccupait surtout de l'accueil que ses bourgmestres et gouverneurs lui réservaient. Moins souvent, elle passait la porte de la Cloche d'Or pour parler avec Wautru – qui ne manquait pas de lui offrir un exemple de sa cuisine pour lui montrer son dévouement –, elle poussait qu'aux Renardières pour encourager Sichède – qui ne manquait jamais de la faire manger avec ses femmes, ce qu'elle acceptait toujours – et elle visitait assez souvent l'Eufroserie – en évitant de regarder les doliantes pour ne pas les embarrasser. Et encore moins souvent rendait-elle visite au Paradis – avec le temps et grâce aux transformations judicieuses de Manon, la maison s'était fondue parmi les maisons de Mincetal – mais toutes les semaines elle parcourait les couloirs de son Henriade – pour s'assurer que les sommes importantes qu'elle lui allouait allaient bien à des étudiants utiles. Les nouvelles de ses gouverneurs lui arrivaient maintenant régulièrement : ils savaient par expérience qu'il était préférable de s'éviter d'inquiéter leur exigeante duchesse et de la faire venir.

Récemment, elle n'était allée qu'à Roseval, autant pour encourager Elvide dans sa difficile charge de comtesse que pour se laisser aller, en soirée, à deviser sur sa Brabie avec la survivante de la famille Dessan. Elle se sentait un devoir après la mort de Jean, la mort d'Alix dans son armée, la mort de Placidia à la suite de son périple jusqu'à Maliarine, celle du chevalier Léon de vieillesse et celle de Clervie en couches dans sa ville en, de protéger la survivante de la famille Dessan. Avec Elvide, elle avait évoqué le manque de Gisèle, maintenant comtesse elle aussi, qui avait été une ministre irremplaçable et toutes les actions qu'elle devait maintenant suivre par elle-même ; heureusement toutes les personnes mises en place par Gisèle la servaient avec dévouement : Rosemonde, Perrine, Aldaric, Clodomir, Héribert et tous ses gouverneurs. Elvide fit ce qu'elle put pour lui prouver son dévouement : en un an, elle avait embelli sa ville, nettoyé ses comptes – Mélusine les avait acceptés –, mis sa garde à niveau – son expérience de la traversée de la forêt de Rubine avait convaincu quelques gardes désobéissants –, et veillé à ce que ses juges et médécineurs pratiquassent correctement : Clothilde la rassura : c'était exactement que qu'elle attendait d'elle : elle était bien heureuse de son accueil qui la désouciait quelques jours du Fontenil et la tournée qu'elle avaient faites ensemble dans la ville l'avait complètement rassurée sur les actions de la comtesse et le respect que ses habitants lui portaient.

Après la Brabianne, les offres de services n'avaient pas manqué. Les femmes du peuple étaient passées par les Renardières avant d'être redirigées sur les besoins de Maliarine, de l'armée de Clothilde et les travaux de Grimbert. Les nobles avaient attendu un entretien avec Clothilde ; les années précédentes c'était Gisèle qui se chargeait de cette corvée : écouter tout ce monde, démêler les mensonges, calmer les prétentions de chacun et envisionner quelle utilité ils pourraient avoir. Mais cette année, c'était à Clothilde que revint cette obligation. Manquant d'ardeur, elle avait laissé les rencontres s'égrener au fil des jours, puis

des semaines. Elle avait poussé les quelques hommes de petite noblesse vers Rosemonde dans l'espoir qu'ils seraient utiles à son armée. Elle avait envoyé des jeunes femmes à Héribert quand elles étaient savantes, à Clodomir quand elles étaient censées et à Émeline de Malarle quand elles étaient audacieuses. Restaient quelques offres de noms prestigieux dans la Bactrie – des offres mâtinées de prétentions – qu'elle décourageait en expliquant qu'elle était la seule gouverneure et commandante en Brabie. Plusieurs fois, elle dut pousser l'argument plus loin : jusqu'à des combats à l'épée suffisamment violents et en conséquence humiliants. Elle accepta un lointain cousin Millepertuis – malgré son aversion pour cette famille – pour son Henriade car enragé de trigonométrie, un bâtard de Miloutine pour juge car déjà juriste à Loutine et un certain Adriel de Lispa, cousin de Gildric de Lispa qui avait été si charmeur lors de la foire comme ambassadeur. C'était une jeune homme doux, blond, au parler fleuri et au regard innocent à cause de ses yeux d'un bleu presque liquide. Clothilde se disait qu'une telle nomination plairait au roi et aux gouverneurs du Cœur-de-Bactrie et qu'au pire elle pourrait toujours l'envoyer en tant qu'émissaire de paix en Bentarrabie, Anindamoukoul, Vivasie et Santiage, contrées sauvages d'où seul un diplomate des plus talentueux pourrait en revenir vivant. Pour ses débuts, elle l'envoya à Loutine creuser les possibilités commerciales entre le Miloutine et la Brabie – elle était sûre qu'il restaient des choses à faire.

Rosemonde revint de sa campagne en Ronzac. Clothilde alla passer les troupes en revue à Saint-Côme : toutes avaient les traits tirés par les longues marches, le visage bruni par le soleil, le corps durci par les nuits inconfortables et les yeux vidés par la fatigue. Ce spectacle lui fit plaisir à voir. Elle complimenta Sénoc, Hulton, Margot et Callista. Puis, laissant les combattantes se remettre de la campagne dans leur quartiers, elle rentra dans son Fontenil avec Rosemonde pour tout apprendre sur Ronzac et ses nouvelles troupes.

Sidoine leur avait préparé un plantureux repas et sorti des bouteilles de vin des meilleurs recoins des caves du Fontenil.

– Ma chérie, tu sembles en forme, la complimenta Clothilde.

– Clothilde tu ne sais pas comme je suis contente de te voir. Cette incursion en Ronzac fut vraiment difficile.

– Raconte-moi tout.

Injonction de Clothilde qui ne convenait pas à une Rosemonde affamée qui se précipitait sur les plats !

– Ronzac, c'est loin, ma duchesse ! Nous sommes passés par le Marinois.

– Je m'en souviens, nous avons été attaquées par les paysans et nous avons dû les garbouiller. Une région quasiment déserte.

– C'est un peu comme la Tchakka, ma duchesse, mais en plus plat, moins de rochers, quelques lacs, pas de végétations, quelques prairies, un peu de bétail et des paysans disséminés de-ci de-là.

– Vous avez dû les affronter ?

– Non, nous étions assez nombreux, ils nous ont laissés passer.

– C'est une bonne chose. Mais un jour je devrais tout de même y retourner. Dire que je ne suis pas allé dans toutes les régions de mon duché !

– Il n'y a pas grand à voir ou à faire en Marinois.

– Je suis sûre que je pourrais trouver une utilité au Marinois. Sinon, j'y mettrais un monastère pour tous les rats de parchemin de Saint-Côme. Mais continue.

– Déjà, nous avons eu des difficultés avec les troupes. Certains sont allés se servir chez les paysans. J'ai dû faire pendre les premiers fautifs.

– Bien.

Rosemonde soupirait en repensant aux pendaisons :

– Je sais, mais je n'aime pas ce genre de spectacle. Les nouvelles recrues ont protesté : c'est ce qui se fait dans toutes les armées du monde. J'ai fait passé le mot : il pourra y avoir d'autres exécutions. Nous étions les troupes de la duchesse, nous ne pouvions pas maltraiter les sujets de la duchesse.

– Bien, Rosemonde tu es une véritable générale.

– Puis, nous sommes entrées dans la forêt. Au début, il ne s'est rien passé. La troupe s'est amusée à chasser, à récolter des baies. Pendant deux jours, nous avons bien mangé. La nuit, les brigands nous ont attaqués. Nous avons eu plusieurs tuées. Les brigands sont repartis comme ils sont venus, en silence, sans traces. Des mortes pour rien.

– Mais, les combattantes en ont tiré des leçons ?

– Sur le coup, elles étaient effrayées. Mes capitaines ont remis de l'ordre. Au début, j'avais aussi pris le commandement des archères, mais avec cette escarmouche, j'ai nommé une lieutenante, une certaine Oriane, une bonne archère, mais une meilleure commandante. Elle l'a bien montré par la suite.

– Bien, bien. Au moins cette première rencontre aura eu un premier bénéfice.

– Après, les combattantes ont fait plus attention. Si bien que nous n'avancions plus. C'est Callista qui avait le gros travail de faire véhiculer ses charriots dans cette forêt. Nous avons dû faire des détours à cause de taillis très serrés, avec des ronces, des buissons, des arbres tout enchevêtrés.

– C'était là que les brigands se cachaient ?

– Évidemment. Alors, nous posions le camp dans une clairière et nous rayonnions pour les chasser. J'ai essayé plusieurs formations, archères et lanciers, combattantes et combattantes-hommes, archères et combattantes. Aucune n'était très efficace, mais ce fut un bon entraîne-

ment pour ton armée. Pour finir, j'ai essayé autre chose : quelques archères, quelques combattantes et un ou deux lanciers pour courser les brigands. Là, nous avons eu des résultats, de magnifiques résultats.

– C'est toi qui les conduisais ?

– Au début oui, puis, j'ai confié ces mélanges à Margot, Hulton et Oriane et nous sommes mises d'accord pour attaquer de plusieurs côtés, fourrés par fourrés. Nous en avons tué, je ne dirais pas tous, mais beaucoup. En se rapprochant des montagnes de Machetadem, la forêt se fait plus rare, c'est comme là où nous étions passées pour aller en Malarle. Alors nous sommes revenus par Ablanche puis Lodaivres. Bérard nous a reçu par la force des choses, mais notre incursion en Ronzac lui déplaisait visiblement. Je crois qu'il la considère comme une extension d'Ablanche.

– Je me demande quel arrangement il a avec ses occupants…

– Ilona nous a merveilleusement traitées. Et pour achever l'entraînement, je les ai fait rejoindre Maliarine à marche forcée en passant pas la Tchakka.

– Bien. La Tchakka est-elle toujours la terre désolée que nous avons parcourue ?

– Pour être désolée, elle l'est ! Avec ces fermes retranchées. Elles m'ont rappelé des souvenirs, toi, Clothilde, toute seule dans le garbouil et les combattantes qui s'exerçaient à la guerre. Parmi la troupe, il en restaient quelques-unes qui étaient avec nous. Elles en parlaient avec fierté aux nouvelles arrivées. Aux camps, je les invitées à mon feu et ce fut un plaisir. Callista te parlera des difficultés qu'elle a eu à passer les défilés avec les chariots. Heureusement que la plupart était vide. Certains sont resté là-bas.

– Voilà des nouvelles intéressantes. Tu as bien fait d'y aller.

– J'ai vu les combattantes qui manquaient de puissance et d'endu-

rance. Quand elles se seront reposées, je les renverrai aux Renardières.

– Tu feras bien.

– Je suis satisfaite de mon choix d'Oriane et j'ai beaucoup surveillé Margot. La pauvre, elle n'est plus faite pour le garbouil. En vrai combat, elle y restera.

– Je lui parlerai.

– Je crois qu'elle aimerait bien se marier.

– C'était une des seules qui n'avait pas été contaminée par l'épidémie de mariage lors de la foire.

– Je lui ai trouvé une remplaçante, une fille bien, qui saura se faire respecter de nos combattantes-hommes. Je ne lui en ai pas parlé. Dès que Margot sera partie, je la nommerai.

– Voilà qui est bien. Tu crois qu'il reste des brigands en Ronzac ?

– Sans doute, mais beaucoup moins.

– Il n'attaqueront plus les gens du Marinois comme précédemment. C'est bien. Et comment s'appelle la successeure de Margot ?

– Une certaine Valentine, jeune, jolie et intraitable. Si elle se marie un jour, je plains son mari.

– Mon armée est-elle en forme ?

– Nous ne sommes pas prêtes à envahir la Bentarrabie, mais nous pouvons lutter contre tous les envahisseurs et même battre les Zabards.

– Qu'envisionnes-tu prochainement pour mon armée ?

– Des marches et des combats pour mes combattantes, des chevauchées pour mes lanciers, des entraînements au tir pour mes archères et je laisse Callista faire sa propre tambouille. Elle a ses idées, je lui laisse t'en parler, elle sera plus flattée et c'est toi qui devras payer à la fin, alors…

– Je suis rassurée. J'ai une merveilleuse générale qui s'occupe de

tout. Si d'ici à la prochaine foire, nous n'avons pas eu l'occasion de la faire garbouiller quelques-uns de mes ennemis et nous recrutons autant que cette année, alors, nous devrons, toutes les deux, penser à une nouvelle façon d'établir mon armée. Mon armée ne serait jamais assez puissante. Si elle reste concentrée seulement sur Saint-Côme, elle sera intenable en temps de paix. D'autant que la garnestière au nord de Maliarine n'est toujours pas terminée, même quatre ans après la clapoire ! et de toute façon elle sera trop petite pour toute une armée. Alors qu'en plus ce papelard d'Albert m'a confié la frontière sud de la Bactrie, son royaume comme il s'en vante ! Je veux être prête avec une forte armée car je crains tout autant la revanche des Bentarrabiens, l'envie des Malarle, le brigandage des habitants de Zumo, le retour des Zabards et là-dessus l'amputation de mes combattantes par Albert sous prétexte d'une nouvelle guerre ou autre. Je ne veux surtout pas envahir le Cœur-de-Bactrie, mais je veux pouvoir le faire et le faire sans grosses pertes de combattantes. Parce que là, ce sont les sujets de mon père et je ne peux pas accepter d'avoir à en tuer beaucoup.

– Pour le présent, dit Rosemonde qui avait déjà entendu cette noble envolée de son amie, je retourne dès demain à Saint-Côme. Avec une bonne nuit de sommeil, elles doivent être assez reposées.

– Quand tu auras des progrès à me montrer, envoie-moi un missiveur pour que je vienne vous encourager.

– Je dois attendre que mes nouvelles soient plus endurcies, parce que je te connais, tu vas sortir Prospérité pour te délasser et un jour ou un autre tu vas m'en tuer une.

– Tu me prêteras une épée d'exercice.

– Même avec une épée de bois, Clothilde, tu es trop dangereuse pour mes débutantes. C'est pour cette raison que je te laisse Amalia comme garde du corps et entraineuse pour tes délassements. Je te dirai quand venir, mais tu devras me promettre de te battre que si je te le demande.

– Alors, tu devras me le demander. Je ne peux pas penser aller au garbouil avec mes combattantes sans m'être exercée avec elles un peu ; seulement un peu.

– Bien sûr, Clothilde, céda Rosemonde. Mais ne me blesse pas Amalia.

– Et je veux que tu entraînes tes lieutenantes à être autonomes. Si je vais dans mes régions, je veux pouvoir t'emmener avec moi. Le chemin est plus long quand je suis toute seule. T'emmener avec moi, si tu veux bien.

– Des envies de bouger ?

– Oui, Rosemonde, je veux aller saluer Ilona et voir son bébé, je sais qu'elle en sera très heureuse et je dois aller en Malaze. Je n'y suis jamais allée. Je dois savoir ce qui s'y passe. Et là-bas, je dois aider Camélia et son nouveau mari à commencer à gouverner. C'est une femme dont j'apprécie la droiture et l'ardeur, mais elle est encore récente dans ma Brabie.

Ma duchesse,
je suis toujours fatiguée de l'accouchement de Damien. La douce Charmaine me seconde agréablement et me permet de me consacrer à mon métier de gouverneure. Je vous avoue que je n'y suis pas encore autant que je le voudrais.
J'ai eu la surprise de voir passer Manon, votre protégée et notre ancienne tenancière du Paradis, à Risla. Avec son mari, Einold, nous avons passé une charmante soirée. Il m'est apparu que votre choix, quoique surprenant, est parfaitement adapté à la situation. Prascovie a bien besoin d'être gouverné.
Ce qui convenait au comte Géronce, d'avoir une région fragile sur ses marches pour paraître fort et puissant, ne me convient pas.
Vous pouvez compter sur moi pour nouer des liens amicaux avec elle. Laissez-lui le temps de mesurer l'étendue de sa tâche. Laissez-moi

aussi du temps pour me reposer encore et remettre de l'ordre dans mes comptes.
Mais après sachez ma chère duchesse, que vous êtes chez vous en Risla, naturellement, et pourtant je voudrais vous conseiller, si je peux encore me permettre, d'attendre encore quelques mois avant nous faire bénéficier de votre tumultueuse présence et de garbouillante bienveillance.
Votre immensément reconnaissante
Gisèle, Comtesse de Risla

Elle fit venir Callista de Saint-Côme pour l'écouter sur leur équipée de Ronzac : la duchesse leurs avait manquées, avec elle, ils n'auraient pas eu autant de morts, certes Rosemonde était une générale indiscutable, mais la duchesse, c'était encore autre chose : si Rosemonde avait un niveau exceptionnel, la duchesse était encore d'un niveau ultime ; revenant à son activité au sein de l'armée, elle reconnaissait que ses équipages n'étaient pas adaptés aux terrains comme Ronzac et elle avait prévu de s'équiper, en plus de charriots habituels, de petites charrettes pour accompagner l'armée dans les terrains accidentés ; mais cette expédition avait été profitable à ses troupes pour les endurcir – depuis l'incursion en Malarle où elles n'avaient pas combattu, elle n'avait eu que des entraînements de base – et leur montrer les dangers des véritables garbouils. Mais si la duchesse avait des suggestions ou des reproches à lui faire, elle était prête à les entendre : Clothilde n'en avait pas ; elle voulait seulement que Callista réfléchisse le plus possible à tout ce qui pourrait venir en aide à ses combattantes ; comme l'idée des petites charrettes qu'elle approuvait : tout ce qui évitait des mortes était bon à prendre, quitte à dépenser un peu de pécuniaire ; un peu, pas trop !

S'indigner

Ce soir-là, alors qu'elle revenait d'un de ces devoirs de duchesse dans Maliarine, Clothilde aperçut un train imposant placé dans la rue derrière l'hostellerie de la Cloche d'Or : une voiture excessivement luxueuse dans un style contourné, en bois précieux de Narcage, d'une grosseur impressionnante, attelée à six chevaux, avec derrière attachés, trois remorques grillagées. Dans la dernière, cinq formes humaines se tenaient assises immobiles, insensibles au regard des passants. L'une surtout la frappa : une femme à moitié nue, un peu plus jeune qu'elle sans doute, d'une maigreur de cadavre, habillée de haillons qui laissait voir impudiquement un sein, d'un visage de bois et d'une chevelure exubérante et noire. Clothilde descendit de cheval, rentra dans l'hostellerie.

– À qui appartient tout cet équipage, demanda-t-elle à Wautru ?

– C'est l'équipage de maistre Lavital, le marchand d'esclaves.

– Et où est-il en ce moment ?

– Il a pris la grande chambre du premier étage.

– Rendons-lui une visite ! J'y vais toute seule et en attendant appelle la garde pour qu'elle entoure l'hostellerie. Ce que j'ai vu me déplaît souverainement.

Clothilde monta l'escalier qui débouchait à l'étage en face sur une grande porte. Clothilde y frappa. Un garde du corps, équipé d'une lourde cravache, vint ouvrir.

– C'est bien l'appartement de M. Lavital ? Je suis la princesse Clothilde, annonce-moi !

Clothilde entra dans l'appartement temporaire du sieur Lavital : la grande chambre était arrangée autour d'une massive table en bois qui servait aux marchandages. Deux gardes du corps, massifs, musclés, si-

lencieux, debout encadraient un homme seul assis à la grande table, gros, très gros, souriant, très souriant, chauve, très chauve :

– Princesse, c'est un honneur, dit-il en se levant à moitié avec un grand sourire. Vous voudrez bien prendre une petite collation avec moi ?

– Bien sûr.

L'obèse claqua de ses doigts boudinés vers la table et le domestique qui avait introduit Clothilde commença à disposer des plats sur la table : olives, feuilles de vigne, pâtes d'oeufs, poissons marinés… Clothilde s'assit en face

– Duchesse Clothilde, que désirez-vous ? Je suis sur le chemin du retour, mais il me reste encore quelques esclaves à vous proposer. Trois hommes habitués à la tâche et d'une grande obéissance et deux femmes, très douces, obéissantes aussi, très discrètes, disponibles pour tous les services possibles.

– Tu es le premier marchand d'esclaves que je rencontre. Parle-moi de ton métier.

– Chère duchesse, vous n'imaginez pas comme il faut voyager loin pour trouver de bons esclaves. Avec les années, j'ai développé des contacts un peu partout.

– Où en particulier ?

– Généralement, je vais en Anindamoukoul, en Vivasie, mais ma source favorite c'est la Nutisie. .

– La Nutisie ? demanda Clothilde innocemment.

– C'est une contrée dans le Sud, loin dans le Sud. C'est aussi une contrée très pauvre. Alors les familles me vendent les personnes qu'elles ne peuvent faire vivre : les vieillards un peu, les filles surtout, parfois les garçons. Les garçons sont solides, ils peuvent travailler, les familles tendent à les garder. Mais les filles, il y en a toujours trop. Quant au vieillards, ils me les laissent pour rien car il est difficile de leur trouver

un emploi. Les familles gagnent de l'argent et moi je viens dans vos beaux pays pour les vendre avec un petit bénéfice.

– À qui vends-tu ?

– J'ai de bons clients à Pallilnie, c'est une ville riche, avec de nombreux nobles qui m'achètent sans négocier. Ils savent la peine que je dois déployer pour leur amener mes petits protégés. Cette année j'ai vendu cinq jeunes femmes, toutes jeunes au roi Albret et un ravissant jeune homme à peine pubère à l'archevêque de Pallilnie, un adolescent d'une grande stature et d'une grande énergie. C'est toujours un plaisir de faire des affaires avec lui.

– Quel archevêque ? s'étonna Clothilde.

– Voyons, l'archevêque bien connu Rataud de Liquemirane, un homme des plus éduqués, expert dans les raffinements de la vie.

– Tu dois avoir quitté Pallilnie il y longtemps.

– En effet, cette année, n'a pas été très favorable. Après la Grande Maladie, j'espérais que le Cœur-de-Bactrie retrouverait de sa magnificence, mais l'esprit général de Maliarine manque d'allant. Alors je me suis résolu à itinérer jusqu'à Quania, mais là-bas aussi les temps sont durs. Je suis donc revenu vers mes contrées par Lispa ; Primore, Colomina, Monsqua, Acarme, oui, duchesse, je suis même allé jusqu'à Acarme, c'est vous dire ma misère, puis Loutine, Taqulie et aujourd'hui Maliarine.

– Un bien long trajet !

– Ne m'en parlez pas ! Mais, sans guerre et sans maladie, il ne faut pas toujours se plaindre.

– Et tu retournes chez toi ?

– Avant j'espère bien me débarrasser de ma cargaison. Je n'ai réussi à les fourguer nulle part, même pour un prix dérisoire ! Dites-moi, duchesse, qu'ils vous intéressent. Je vous les cède pour dix pièces d'or.

Mon dernier prix, le plus bas que je puisse vous proposer. Pour vous, c'est pour rien. Et c'est bien parce qu'ils me ruinent en nourriture.

– Si je ne te les prends pas ?

– Je vas passer par Maniran où j'espère trouver preneur, même si, là aussi, les affaires sont mauvaises, mais ils ont plusieurs marchés aux esclaves et je trouverai peut-être preneur. Sinon, je les tuerais. Je ne peux pas me permettre de les vendre pour rien, il en va de ma réputation de vendeur d'esclaves. Je ne peux pas les nourrir non plus, ce qu'ils me coutent en pécuniaire, ma duchesse ! vous ne pouvez pas imaginer ! Puis, je retournerai auprès de mes amis en Anindamoukoul, Vivasie et Nutisie, en priant les dieux que ma prochaine venue soit plus lucrative.

– C'est un métier plein de dangers. Tu ne crains pas les Bentarrabiens ?

– Non, j'ai appris à composer avec eux. Je leur achète des esclaves ou des épices à chacun de mes passages. Ils savent que je reviendrai, alors ils me laissent en vie, ils me connaissent, ils savent que je suis un homme d'honneur. Si j'avais su que vous étiez intéressée, princesse, je vous aurais réservé des morceaux de choix parce que, je dois vous l'avouer, il ne me reste plus grand-chose. Les garçons sont encore solides mais ils sont vieux quand aux femmes elles sont trop fragiles, c'est pour cela que le roi, votre cousin, n'est-ce pas ? n'en a pas voulu.

– D'où viennent-ils ?

– De Nutisie. Ce sont ceux que j'aime le plus. Et pas cher, j'aime bien aussi. Dommage qu'ils soient si loin et qu'il faille traverser le désert de Paggane. Une semaine sans passer par une ville, seulement quelques petits villages autour des trous d'eau et pas de la bonne eau, il fait vraiment aimer son métier pour faire ce voyage. Mais vous avez vu ma caravane, je suis équipé pour ces longs trajets. Je suis un des seuls marchands qui a le courage de tenter cette traversée. Car il en fait du courage, le soleil qui tape, le rationnement de l'eau, même pour moi, du-

chesse, et le manque de bonnes nourritures, pourtant je ne suis pas exigeant sur la nourriture, mais pas au point de prendre celle de mes esclaves !

Il s'esclaffa et des vagues de rire tremblotèrent sur toute sa peau.

– À chaque traversée, je sais que je vais perdre des esclaves, les conditions sont trop dures pour les faibles, c'est inévitable. Remarquez que c'est utile pour calmer les vivants. Alors, l'un dans l'autre, je m'y retrouve.

– Et après le désert ?

– C'est l'Anindamoukoul. Là aussi, il y a de quoi acheter, parfois si ma cargaison n'est pas assez complète, je fais un crochet par le Santiage et la Vivasie, puis je viens à Maliarine, j'essaye d'être présent pour une de vos Brabianne, elles sont si profitables. J'ai aussi quelques clients ici, dans votre ville, de riches marchands. Mais je réserve les meilleurs pour Pallilnie. Même si j'ai de bons clients en Taqulame, Miloutine, Colomine et bien sûr dans le Cœur-de-Bactrie. Il y a toujours des nobles pour mes petites choses et surtout, ils payent bien, il n'est pas dans leur habitude de négocier quand une de mes choses leur plaît bien. Mais cette année ne sera pas meilleure que la précédente.

– Les temps sont durs pour nous tous.

– Vous avez raison, duchesse. Je ne l'ai que trop bien vu au cours de mon périple ! Vous savez ces esclaves, pour protéger mon bénéfice, j'ai déjà dû réduire leurs repas depuis Pallilnie. C'est un regret de ne pas m'être débarrassé des deux femmes en chemin. J'aurais dû les vendre pour rien, disons presque rien, seulement quelques ridicules pièces d'argent. Allez, pour vous, ma princesse, en signe de futures bonnes affaires, je vous les faits tous à dix pièces d'argent. Vous faites une affaire, ils vous serviront au moins une année, je m'y engage, moi, je me débarrasse de mon fardeau. Ainsi je rentre à vide, c'est ce qu'il y a de mieux pour mon commerce. Je vous garantie qu'ils tiendront un an. Sinon,

l'année prochaine je vous les remplace à mes frais avec des exemplaires plus frais, parole de Lavital. Alors nous avons un accord ?

– Cela demande réflexion, répondit Clothilde, abasourdie par le bagout du marchand.

Celui-ci profitait de l'interruption pour plonger ses doigts dans les différents plats et d'emporter des paquets de nourriture à sa bouche pour les engloutir.

– Je vais vous les faire monter, dit-il en claquant ses doigts gras vers un des gardes du corps qui quitta la salle après s'être incliné.

– J'ai vu ta voiture sur le côté de l'hôtel. Elle est luxueuse. Ce commerce a l'air de te profiter.

– Je voyage tellement, c'est presque une nécessité d'avoir une voiture élégante, c'est mon vrai chez moi, reconnaissez, duchesse, que j'ai bien le droit à un peu de confort. Et puis, elle impressionne mes clients et je suis un homme qui sait prendre ses aises. Se montrer bien nanti dans ce métier est une nécessité. Qui achèterait des esclaves à un marchand plus maigre que sa marchandise ? Il faut comprendre la mentalité de mes clients, ma duchesse, ils veulent de la marchandise obéissante, résistante, peu importe si elle ne parle pas leur langue. Quelques coups de fouet bien appliqués dans les chairs sensibles suffisamment régulièrement sont la seule langue nécessaire pour ordonner les tâches à faire. Mes clients ont le choix, entre des travailleurs libres et des esclaves. Les esclaves, c'est idéal pour les travaux pénibles ou pour ne durer qu'une saison seulement, ou pour une petite folie. C'est du sans risque. Ils ne coûtent pas si cher, presque rien. Ils mangent tout ce qui leur est donné, les restes, ou même rien. Ils dorment là où il y a de la place, après les animaux bien sûr. Leur propriétaires peuvent souvent leur trouver une autre utilité et puis sinon personne ne viendra se plaindre s'ils disparaissent !

– Ah bon ?

– Pas leur famille qui s'en est débarrassée, non ? pas les autres esclaves, de toute façon ils ne parlent pas notre langue, et surtout pas moi !

– Ah !

– Non, au contraire, s'ils ont disparu, à mon prochain passage, je les remplace, c'est toujours une nouvelle bonne affaire. Les seigneurs ont toujours des besoins. Ils s'en rendent compte quand je suis là. Mes petites choses sont bien utiles. Où serait le confort des puissants sans eux ?

Entre-temps, les esclaves avaient pris place le long du mur en face de Clothilde dans un grand bruit de la ferraille qui enserrait leurs pieds. Le garde leur distribua quelques rudes coups et elles crièrent un petit peu. Elles s'immobilisèrent, les cris s'éteignirent, les bruits de chaînes cessèrent et ce fut comme si elles n'étaient plus là. En les parcourant du regard, Clothilde reconnut la jeune femme à la chevelure noire toujours aussi impudiquement exposée.

Le gros Lavital enchaîna avec un grand sourire de contentement.

– Seulement quelques petits coups sur le ventre et les fesses, ils ne laissent pas beaucoup de traces et ils font suffisamment mal. Et je ne vous ai pas parlé des jeunes femmes, ma duchesse. C'est toujours un achat de choix. Bien sûr, elles peuvent faire la cuisine, la couture, le nettoyage, le jardinage, le potager ce que tout esclave peut faire, elles l'ont appris dès leur plus jeune âge dans leur famille, mais elles peuvent aussi réchauffer les lits de mes seigneurs, de leurs fils, de leurs invités ou même de leurs loyaux serviteurs. Et dès qu'elles tombent enceintes, car elles savent faire des enfants, ces salopes, même peu nourries, il n'est pas difficile de les jeter. Quel seigneur voudrait garder ces enfants tout beiges ?

– Oui, quels seigneurs ? interrogea Clothilde, les yeux grands ouverts.

– Certains seigneurs leur donnent la chasse pour une autre sorte de

plaisir. Vous imaginez, princesse, une de ces femelles, avec son gros bide, poursuivie par une meute de chiens, quelques chevaliers armés uniquement d'arcs, des gardes avec leurs piques ou simplement la jeunesse du château avec leur épée enfin sortie du fourreau. C'est un divertissement ! vraiment original ! Je vous le dis, princesse, mes clients rentrent toujours dans leur pécuniaire. Je ne pousse jamais les prix, ce qui fait que mes clients sont toujours satisfaits de mes esclaves et qu'ils m'en rachètent à chacun de mes passages.

N'écoutant plus que d'une oreille, Clothilde, regardait attentivement les personnes alignées devant elles. Les hommes, bruns, chenus, comme aveugles, statufiés, ne semblaient que redouter le prochain coup du malabar qui les surveillait. La femme âgée était incroyablement maigre et elle semblait ne redouter que de tomber. Elle avait eu sa dose de coups tellement son ventre était sillonné de traces brunes qui transparaissaient au travers de sa petite robe lavasse. La plus jeune avait les yeux gonflés de ne plus pouvoir pleurer. Elle était encore plus maigre que sa voisine. Son vêtement, sorte de courte robe, était tellement transparent que ses tétons, son nombril et des poils pubiens se voyaient sans avoir besoin de les deviner. Une astuce de présentation du vendeur, Clothilde n'en douta pas.

– Vous savez, enchaîna Clothilde, ces personnes sont trop maigres, elles me coupent l'appétit.

Un frisson passa sur la peau des esclaves.

– Il y a beaucoup de nourriture sur cette table, je ne peux pas en profiter si ces personnes ne se remplissent pas le ventre aussi, commanda-t-elle. Pour le prix, tu ne veux malgré tout pas me vendre des esclaves affamés ? Fais les asseoir ma table et qu'elles mangent tout leur saoul.

Lavital resta un instant immobile comme s'il avait avalé sa langue. Il avait très bien compris. Mais, un marchand de sa classe ne pouvait admettre d'avoir des esclaves à sa table. Comment lutter contre une du-

chesse toute puissante dans son duché ?

– Voyons, duchesse Clothilde, ce ne sont pas des personnes. Elles ne peuvent pas manger comme nous. Mais vous êtes ma cliente, alors admettons pour cette fois que votre fantaisie soit respectée.

Il fit un signe et les gardes du corps poussèrent les esclaves vers la table.

– Doucement, doucement, lança Clothilde, et enlevez-leur les menottes aux poignets pour qu'elles puissent bien manger.

Lavital sembla avaler sa pomme d'Adam plusieurs fois, mais fit un signe approbateur à ses molosses.

Ceux-ci embarrassés d'une tâche si surprenante assirent les esclaves autour du marchand obèse et mal à l'aise.

– Voilà qui est mieux, n'est-ce pas ?

Pour l'instant les esclaves, interdits, ne bougeaient pas, se demandant sans doute quelle punition les attendait. Clothilde leur poussa les plats encore débordants de nourriture devant eux. Pour un peu, elle leur aurait porté la nourriture à leur bouche. Mais ils avaient compris et commencèrent à se nourrir maladroitement. Lavital était gelé, entre dégoût et obéissance. Clothilde le relança :

– Alors, comment se passent les affaires dans mon duché de Brabie ?

– Elles se passent plutôt bien. Votre duché est riche, presque plus riche que la capitale maintenant. Il y a de la demande.

– Et habituellement ? Les esclaves sont dans les voitures grillagées ?

– Ils y sont pour le voyage, mais pour les ventes, je les fais monter ici, comme pour vous. Je préviens mes clients de ma venue et ils choisissent. Vos seigneurs sont des clients exigeants. Ils regardent tout, les dents, les poils, les muscles, la taille. Mais ils savent y faire, mes clients sont connaisseurs, ils savent qu'avec Lavital il n'y a pas de mauvaise

surprise. Ils peuvent tirer les cheveux, pincer le ventre, presser les bras et les cuisses, et bien sûr au besoin sonder les anus et les vulves. Je prends des précautions toutes particulières pour mes vierges. Évidemment, elles valent plus cher.

– Évidemment. Mais j'ai une autre question.

– Je vous en prie, ma princesse.

– Quand tu vends des esclaves au roi, est-ce que tu payes ses taxes ?

– Bien sûr.

– Une pièce de taxes pour deux que tu gagnes ?

– Non, pas autant. Disons que j'ai un arrangement avec le roi.

– Il se trouve que tu n'as pas d'arrangement avec moi.

– Un simple oubli, que nous allons réparer dès que vous voulez ma princesse.

– Maintenant ?

– Maintenant, ma princesse.

– Alors, dis-moi combien d'esclave tu as vendu cette fois-ci ?

– Chez vous, douze.

– Tu me dois donc douze pièces d'argent, à supposer que tu nous en seulement vendu que douze.

– Ma duchesse ! C'est exorbitant.

– Je dois rajouter tes autres passages. Donc pour mettre nos comptes au net, je vais garder les esclaves, tout ton train et tout ton or.

– Duchesse Clothilde ce n'est pas la première fois qu'un noble veut me dérober ce qui m'appartient, mais de la part d'une femme comme vous, née princesse, je suis déçu. J'ai trois gardes du corps qui vont vous faire vider les lieux.

– Ma loi doit être respectée, je suis la gouverneure, dit Clothilde en

se levant et en tirant Prospérité. Tu t'exécutes ou tu meurs.

– Ce n'est pas une femme qui va me faire la leçon.

Les gardes se placèrent de chaque côté de leur maître, les esclaves se traînèrent vers le mur, Clothilde attendait. Son indignation ne se calmait pas et l'excitation du garbouil à venir la remplissait de ce feu intérieur inextinguible. Les gardes ne comprirent pas ce qui se passa : un coup à droite pour l'un, un coup à gauche pour l'autre et un coup au centre pour le dernier ; trois fontaines de sang qui éclaboussèrent tout le monde, Clothilde, les esclaves et principalement le marchand qui fut comme teint de rouge.

– Toi, Lavital, je te laisse la vie sauve, mais c'est tout ce que je te laisse. Je te la laisse pour que tous tes amis qui vendent des esclaves sachent ce que veut la Brabie. Je ne veux plus de nouveaux esclaves sur le sol de ma Brabie. La prochaine fois que tu repasses par en Brabie, je te tue. Pour tes amis, pareillement.

– J'en parlerai au roi, il saura vous faire changer d'avis et je viendrai me faire rembourser. Vous pouvez y compter.

– Réfléchi d'abord. J'ai toute une armée à ma disposition à quelques lieues d'ici et je viens de garbouiller tes hommes en trois secondes. Ne croise plus mon chemin, si tu veux rester en vie. Et ne reste plus à Maliarine un instant de plus de peur que je change d'avis d'ici ce soir.

Quand Clothilde descendit, sa garde l'attendait avec Wautru dans le hall de le Cloche d'Or. Elle donna ses instructions : virer Lavital, nettoyer la chambre, ôter les chaînes et emmener les esclaves à ses cuisines au Fontenil. Elle laissait sa voiture à Wautru pour ses frais, il saurait bien en faire usage ! mais sans ses cages !

Clothilde rejoignit les esclaves qui mangeaient dans la petite pièce de la cuisine. Devant ce spectacle inhabituel, les cuisiniers et les servantes jetaient des regards curieux à travers la porte tout en continuant leur tra-

vail. Les esclaves regardaient tout ce petit monde avec des regards par en dessous se demandant ce qui allait leur arriver. Rapidement, Perrine les rejoignit :

– Elles ne sont pas bien grasses.

– Oui, je ne pouvais pas les laisser à leur maître. Perrine, tu gardes les hommes et la jeune femme, tu conduiras la vieille à Sichède ; prenez bien soin d'eux, ils en ont assez vu pour le reste de leur vie. Mais en attendant, trouve leurs des habits et un endroit pour dormir. Pour les quelques jours qui viennent, elles méritent toute notre attention.

– Mais, ma duchesse, ce ne sont que des esclaves.

– Des anciennes esclaves, dit Clothilde d'une voix douce, des anciennes esclaves qui ne méritent aucunement cette souffrance. Moi, je vois des personnes, des femmes et des hommes humaines, que la violence des hommes a réduits à l'état d'objet.

– Ma duchesse, il n'y a que vous pour dire ces choses aussi extravagantes.

Clothilde se sentait triste de les voir aussi hésitants et de ne pas savoir comment les réconforter. Elle avait l'habitude de prendre les gens dans ses bras pour leur montrer sa sollicitude, mais là, elle ne pouvait pas. Surtout pour la plus jeune, celle qu'elle trouvait qui le méritait le plus. C'était comme si cette femme était faite de cire – d'une cire tendre, brillante, limpide, délicate – ou même simplement de lumière. Non, elle ne pouvait pas faire plus pour cette esclave. Que la regarder. Que lui sourire, si elle levait les yeux ; ce qu'elle ne faisait pas.

Encourager

Ma chère duchesse,
je suis heureuse de vous annoncer la naissance de ma fille Élébore. Elle est toute potelée, toute petite et toute pleurante. Je me demande

toutes les minutes tout ce que je dois faire pour que ma petite fille se porte bien. Je me sens débordée par les dangers qui guette ce petit être.

Eulampe m'assiste et surveille la baronnie, mais je le surveille depuis mon lit, ne craignez rien, ma duchesse.

Le baron – c'est toujours le nom utilisé pour Adrier – est très heureux d'avoir une petite fille, même s'il aurait préféré un petit garçon. Je le lis sur son visage même s'il ne veut pas le montrer.

Je serais très heureuse de vous présenter ma petite Élébore lors d'une de vos prochaines tournées dans votre duché.

Je n'ai pas de nouvelles de Camélia de Malaze que vous avons reçue avec bonheur lors de son passage vers ses nouvelles fonctions, mais j'entends des rumeurs sur ses actions et elles lui sont favorables.

Tous les jours je pense à vous, aux bienfaits dont vous m'avez inondée et je remercie le Ciel que vous m'ayez considérée à l'égal des autres femmes alors que je n'étais qu'une petite bordelière.

Votre toujours immensément dévouée,

Ilona, baronne de Lodaivres.

Ma duchesse,

les travaux en Ostrovnie avancent plus rapidement que je le prévoyais. Les habitants de la région sont heureux de participer et les esclaves que vous m'avez fournis sont très endurants même s'il succombent facilement à la fétidité des marais. Comme ils viennent des pays désertiques, ils ne sont pas adaptés au climat humide et à la nourriture de l'Ostrovnie.

La route que nous construisons ayant une destination autant commerciale que militaire, il serait souhaitable, à mon sens, qu'une spécialiste de votre armée vienne me conseiller sur les adaptations utiles à la défense de la Brabie.

Je serai à Maliarine pour la prochaine Brabianne. D'ici-là, je compte bien que les principaux ponts de votre route seront lancés et votre venue en Ostrovnie en sera d'autant plus aisée.
J'entretiens de remarquables rapports avec l'excellent seigneur Eusèbe et encore plus avec sa femme, une maîtresse décideuse qui a su gagner le cœur de ses sujets avec son dévouement pour les victimes de l'inondation. J'avoue que grâce à elle, mes travaux ont été grandement facilités. Il faut dire qu'elle vous porte une dévotion de fer : ce que la duchesse décide est toujours bien, répète-t-elle à tout bout de champ.
Votre admirateur et dévoué constructeur,
Grimbert d'Arame

Ayant reçu ces missives, Clothilde se dit qu'il était temps de repartir sur les routes. Elle demanda à Rosemonde si elle pouvait l'accompagner et Rosemonde accepta avec plaisir : avec le départ de Gisèle, elle avait sa duchesse rien que pour elle.

Avant de partir, Clothilde répéta patiemment ses instructions à Perrine – elle ne voulait pas que les doutes que son intendante portait sur les nouvelles arrivées, leur nuisissent – : bien les nourrir, les laisser dormir tout leur saoul, être gentil avec elles, gentil et même doux, se présenter en donnant son nom – une habitude qu'il ne devaient pas avoir connu – ne leur rien leur demander, ni travaux, ni questions sur eux ; peut-être seulement leur apprendre quelques mots utiles comme : "manger", "boire", "dormir", "pain", "viande". Perrine approuva du bout des lèvres – visiblement, sa duchesse en faisait trop – ; Clothilde connaissait l'obéissance de son ancienne combattante et savait qu'elle respecterait ses ordres.

Si bien qu'un matin – à l'aube ! – les deux amies se mirent à galoper à la sortie de Maliarine vers Roseval. En chemin, elles parlèrent surtout de leur armée. Rosemonde racontait les difficultés qu'elle rencontrait

dans les exercices de manœuvres, surtout avec ses combattantes-hommes qui acceptaient mal l'autorité d'une femme.

– Pends en quelques-uns.

– Mais, Clothilde, pas en temps de paix !

– S'ils renâclent à des manœuvres sans danger, alors comment pourront-ils t'être utiles dans les garbouils ? fais-les pendre. Des hommes, nous en aurons toujours autant que nous voulons, surtout de cette basse qualité, c'est de la chair à garbouil. Notre armée, ma chère Rosemonde, n'est plus la bande de quelques gardes et de femmes déterminées à se battre pour l'existence de la Brabie. Il doit en rester, des femmes en particulier, mais avec tant de combattantes, ce n'est plus la majorité. Alors, si la prospérité ne les pousse plus, la discipline doit les maintenir. Celles qui ne le comprennent pas ne peuvent pas faire partie de mon armée. Alors qu'ils soient pendus. Tu auras ta discipline et des recrutements plus aisés. Je suis sûre d'ailleurs que tes lieutenantes sont d'accord avec moi.

– Elles ont suggéré de les fouetter.

– Elles sont bien gentilles. Mais ce n'est pas une solution. Le combattant va être humilié et il sera inapte au combat pendant des jours. Et il n'est pas certain que ses camarades soient suffisamment instruits. Une pendaison est plus instructive. Et moins humiliante.

– Tu es brutale, Clothilde.

– Le garbouil est brutal. Ma chérie, tu es une combattante exceptionnelle et tu as accompli les plus hauts faits d'armes possibles. Slart, Taqulie, Malarle, et bien sûr Guirade, même si personne ne le sait. Mais tu comptes trop sur ta virtuosité pendant le garbouil. Tu crois trop que tes combattantes sont comme toi. Certaines sont habiles, mais ce n'est pas uniquement ce qui compte dans les garbouils, surtout les garbouils que je veux engager dans l'avenir, des garbouils où ce sera la masse de mes

combattantes qui découragera l'adversaire. Plus nous auront de combattantes, moins nous aurons de mortes et moins mes ennemis oseront m'attaquer. Tout le monde ne peut pas être exceptionnelle comme toi.

Rosemonde sourit.

– Alors, dans des échauffourées comme à Ronzac, ce n'est peut-être pas utile, mais si nous devons affronter les Bentarrabiens, c'est ce que je veux avoir, un rouleau de combattantes qui escrapoutira tout sur son passage. Je ne veux pas que mes ennemis soient morts, je veux qu'ils aient peur avant même le début de la bataille.

Elles arrivèrent à Roseval où Elvide leur fit un accueil splendide. Rosemonde comprit qu'elle devait regagner sa chambre après le dîner pour que Clothilde et Elvide puissent se livrer aux confidences entre gouverneures. Le lendemain, Elvide lui présenta sa petite famille, Théodore, Rémi et Gabriel, les fils d'Iseult, Philibert, Alba et Léon, ses fils d'Aldaric en lui confiant qu'elle espérait bien en avoir de Flour son nouveau mari. Elle chargea celui-ci de lui faire visiter la ville et de passer sa garde en revue tout en promettant à Clothilde que ce serait elle qui écouterait ses critiques.

Roseval n'était pas dans l'état négligé que Zacharie avait laissé. Clothilde, qui avait passé une robe de cérémonie, vit avec plaisir des rues propres et populeuses, des maisons refaites, des marchés fournis, des boutiques remplies, des sourires sur les visages : Elvide avait bien appris son métier de gouverneure à Dessan !

Clothilde laissa Rosemonde passer la garde en revue ; qui se passa honorablement. À leur retour, Elvide avait fait préparer un repas somptueux et y avait convié ses familiers qui se levèrent dans un bel ensemble à l'arrivée de leur duchesse :

– Duchesse Clothilde, je veux que vous sachiez que vous êtes ici chez vous. Il n'y a pas de meilleure duchesse que vous qui ayez régné en Brabie, et de tous les ducs, comtes et barons de toute l'histoire de la

Bactrie, aucun ne peut rivaliser avec vous. J'aimerais que votre peuple puisse vous connaître telle que moi je vous connais : chaleureuse, bienveillante, aimante, tolérante et visionnaire. Venez ici, dans votre bonne ville de Roseval, quand vous voulez, vous serez toujours la bienvenue. J'ai fait annoncer que nous passerions dans les rues de Roseval. Ce matin c'était une tournée discrète, mais je veux que mon peuple vous connaisse, qu'il sache que vous êtes parmi eux et que vous vous préoccupez d'eux. Je vous conseille donc de prendre des forces avec ce repas constitué uniquement des produits de mon comté : viandes d'Artaise, asperges de Laveline, jambons de Biffontaine, fruits d'Alia et vins de mes vignes vers Fablimont.

– Elvide, tout ce que je vois me réjouit l'œil. Tu es devenu la comtesse que je voyais en toi : magnifique et accueillante. Tu es ma voisine. Je prends beaucoup de plaisir à repasser par chez toi dans mes trajets car la route de Roseval conduit vers de nombreuses autres de mes villes : Floris, Lodaivres, Ostra, Anacraie, Nia, Talamont, Bortcha et Malaze. Je vais donc passer souvent…

– Et tu seras toujours la bienvenue, ma chère duchesse, conclut Elvide.

Clothilde fit honneur au repas, répondit aux questions – habituelles sur l'état de la Brabie, sur l'inondation, sur les nouvelles du Cœur-de-Bactrie et lassante sur les dangers de ses nouveautés – et fut débordée lors de la tournée dans les rues de Roseval : tous étaient sortis, voulaient la voir, la toucher ; certains lui offraient des présents issus de leur pratique et les questions proliféraient tellement parmi les vivats qu'elle ne pouvait en répondre à aucune. Ce n'était pas comme à Maliarine où tous les habitants connaissaient la silhouette de Clothilde, étaient habitués à ses tournées et savaient ses exploits grâce aux racontements proliférants et exagérants d'Évrihalie. Les habitants avaient rarement vu Clothilde et ce qu'ils savaient de ses réussites devait être plus des racontars que des

racontements. Clothilde goûta profondément l'ambiance surchauffée de l'après-midi. Le soir, elle remercia Elvide ce que celle-ci commenta en disant que le prestige de la duchesse rejaillissait sur elle. Après un dîner plus intime, Clothilde dormit une bonne nuit pour quitter Roseval – à l'aube et galop – pour Lodaivres ; qu'elle atteignit après quelques jours de douce heures de conversation avec Rosemonde en cours de route ; ce qui n'empêcha pas Clothilde noter dans sa tête quelques manquements qu'elle signifierait à son retour.

L'accueil à Lodaivres, un concentré de repas et de tournées, fut encore plus pressant qu'à Roseval et partant plus oppressant. Clothilde n'était pas venue pour être fêtée, d'autant qu'elle n'avait pas accompli d'exploits depuis des mois. Elle trouva Élébore aussi petite, rose et insignifiante que tous les bébés qu'elle avait déjà croisés. Elle n'en félicita pas moins abondamment la mère en lui demandant de tout faire pour qu'elle lui succède sur le trône de Lodaivres : une femme gouverneure de Lodaivres lui plaisait bien ; il n'était pas sûr que la remarque ait plu à tous les assistants, et encore moins à Eulampe.

Puis, elles reprirent leur chemin, toujours à l'aube et au galop, vers Anacraie.

Où l'accueil fut beaucoup moins exalté que précédemment. Le comte Bérard d'Ablanche était finalement de l'école de son père, la vieille école, celle qui voulait que chaque gouverneur ne se préoccupe que de sa région et accepte de se courber devant leur duc que pour avoir la paix chez eux. Auparavant d'ailleurs, son père Nicanor ne lui avait jamais évoqué une visite du duc Denteline de Brabie et encore moins du roi Henri XXI de Bactrie. Il lui était arrivé de se rendre à Maliarine mais uniquement dans l'intention de rester comte en son domaine. L'arrivée de Clothilde, la mort de son père avaient tout changé. Le comte la reçut, ainsi que Rosemonde dont il savait bien la force martiale et le dévouement auprès de sa duchesse, avec aisance et dignité. Il leur fit visiter sa